

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

VILLINGEN

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

C.C.P. : Paris 4.841-48

Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

N°12 - JUIN-JUILLET 1947
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :
12 Francs



Tandis que des croix-gammées circulent de mains en mains

Beaucoup de Nazis se promènent librement en ville

Et les fonctionnaires "dénazifiés" reprennent leur emploi d'autrefois

L'une des premières choses que firent les Français en arrivant en Allemagne, fut de détruire tous les vestiges d'un régime déchu.

Les rues furent débaptisées, les aigles qui tenaient entre leurs griffes la croix gammée furent arrachés, les nazis épurés.

Cependant, l'ancienne monnaie allemande a toujours cours et pièces et billets portant la croix gammée circulent de mains en mains.

Souvent dans les hôtels le prix des chambres est resté affiché et approuvé par le maire, lequel a apposé son cachet à l'inévitable croix gammée.

Sur les murs on rencontre une affiche pour un parti politique représentant l'aigle allemand à croix gammée dont les ailes pendent piteusement.

Mais les Allemands ne prêtent pas attention à ces croix qui pourraient leur rappeler des souvenirs, absorbés qu'ils sont à appliquer strictement les ordonnances édictées par les autorités françaises.

LES ALLEMANDS SONT DISCIPLINES

Le gouverneur militaire d'une petite ville de la Forêt Noire me disait :

« Les Allemands sont très disciplinés, jamais ils n'osent protester contre quoi que ce soit. Mais leur mentalité n'a guère changé. Ils « filent doux ». Lorsque nous seront partis, il obéiront, comme ils nous obéissent maintenant, à qui les commandera, et s'ils retrouvent un nouveau fuhrer, ils le suivront aveuglément.

Au lieu d'appliquer une politique démocratique, la France aurait peut-être eu intérêt à imposer une stricte discipline aux Allemands, car ceux-ci aiment à être « menés à la baguette ». C'est dans leur caractère. »

Montesquieu avait raison quand, dans l'Esprit des lois, il disait : « A chaque pays son mode de gouvernement. » On a trop tendance à oublier cela en ce moment.

LES 9/10^e DES NAZIS SONT LIBRES

Prisonnier de guerre en Allemagne pendant cinq ans, j'ai voulu revoir les Allemands que j'avais connus pendant les hostilités. Je les ai revus tous. Et ils m'ont accueilli parfois avec un sourire ironique.

En débarquant dans la petite ville où j'ai déjà vécu trois ans, la première personne que je vis fut l'ancien directeur commercial de l'usine où je travaillais. Il se promenait.

Le commissaire de la sûreté à qui je disais, quelques instants plus tard mon étonnement, me répondit :

« Que voulez-vous ! Nous l'avons arrêté trois fois, trois fois nous avons reçu de Fribourg l'ordre de le relâcher.

Protection mystérieuse ! Il est vrai que le nazi dont parle était, en 1940, commissaire du Reich en France pour la réouverture des usines en zone occupée. Il a eut le temps de se faire des relations pendant les deux ou trois ans qu'il occupa cet emploi.

L'ancien capitaine de S.A., chef de la Volksturm de Donau-

tes se trouvant actuellement en service seront même renvoyés... »

Signé : RUDI, chef de la police départementale.

Et, en fait, quelques jours plus tard, trois anciens lieutenants nazis venaient prendre leur emploi. Ils sortaient de prison où ils avaient purgé une peine de quelques mois. Le commissaire refusa de travailler avec eux. Il fut mis à pied.

Un haut fonctionnaire de la Sécurité publique me disait :

« Que voulez-vous ! tous les fonctionnaires étaient nazis. Si on les chasse de l'Administration, la fonction publique s'effritera par manque de compétence. Et toute la machine administrative sera désorganisée.

Un homme ne peut être, du jour au lendemain, policier par exemple.

Evidemment, on se heurte à un problème très complexe. Si l'on veut laisser vivre un peuple qui était presque entièrement hitlérien, on est bien obligé de reprendre les anciens nazis qui sortent de prison, où ils ont purgé une peine pour le simple motif d'avoir été inscrits au Parti.

N'empêche que les rares Allemands qui étaient contre le régime ne comprennent alors plus du tout la politique de la France qui a fait la guerre sous prétexte de venir libérer les Allemands de l'esclavage nazi.

Puisque nazis et antinazis se trouvent déjà à la même enseigne.

JEAN DORIBUS

ATTENTION !

On nous signale que certaines petites amicales de province déclarent à leurs adhérents que le fait d'être à l'Association départementale, ne permet plus l'adhésion à l'Amicale de son Camp. C'est faux, et ce serait antidémocratique. Nos adhérents sont absolument libres de s'affilier aux sociétés P.G. politiques ou religieuses qu'ils veulent.

L'Amicale Nationale a pour but de perpétuer l'esprit du camp. Cet esprit n'est pas local, et si vous voulez retrouver vos camarades de captivité, aider leurs orphelins, etc... C'est sur le plan « Camp » et seulement sur ce mode de regroupement que vous pourrez le faire.

Faites adhérer vos camarades à leurs Amicales Nationales, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e).

NOS RÉUNIONS

Pendant la période d'été, la réunion mensuelle du dimanche est reportée au premier jeudi de chaque mois. Elle a lieu au siège de l'Amicale, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e). Téléphone: Trinité 78-44.

Prochaine Réunion AOUT

Jeudi 7 août, de 18 à 20 heures.

SEPTEMBRE

Jeudi 4 septembre, de 18 à 20 heures

AU SIEGE DE L'AMICALE : 68, CHAUSSEE D'ANTIN

Après cinq ans de captivité en Forêt Noire « je retrouve des Allemands disciplinés qui attendent avec impatience la fin de l'occupation »

(De notre envoyé spécial en Allemagne JAN TOINE)

Après 59 mois de captivité au Stalag V B, dans la Forêt Noire, il m'a paru intéressant de revenir voir ce peuple allemand avec lequel nous avons vécu pendant ces dures années de guerre.

Un soir d'août 1940, un convoi stoppait à la gare de Villingen et 3.000 prisonniers de guerre français, sous bonne garde, étaient conduits dans une église désaffectée.

Sur les trottoirs, une foule nombreuse regardait ces soldats vaincus qui leur apportaient, jusque chez eux, le témoignage de la victoire de la Grande Allemagne.

C'était encore la belle époque, celle où le plus grand nombre de nazis pullulaient en Allemagne.

Les vitrines des magasins étaient abondamment garnies, les plus souriants marchaient fièrement dans la rue. Les bras se relevaient.

« Heil, Hitler ! Personne n'aurait osé ne pas prononcer ce mot fatidique qui semblait ouvrir toutes les portes.

Ce qui fit dire qu'en ce temps tous les Allemands étaient nazis. Depuis, j'ai eu l'occasion de rencontrer des centaines d'anciens P.G. et, à l'unanimité, ils sont d'accord pour reconnaître qu'il y avait 99 % de nazis.

RESPONSABILITE ALLEMANDE

Maintenant, les temps ont bien changé. La grande Allemagne est vaincue. Le pays est souvent en ruines. Le ravitaillement difficile fait penser à ce peuple, autrefois fier, que d'autres ont souffert et qu'à leur tour maintenant ils doivent payer. Ils doivent payer les souffrances qu'ont endurées les 30 millions de déportés, prisonniers, requis, contraints, par la folie de quelques hommes, aux travaux forcés contre leur pays.

Le peuple allemand porte la lourde responsabilité des malheurs que vient de vivre et que vit encore le monde. Si des chefs les ont conduits jusque là, leur grand tort c'est d'avoir, au début, librement consenti cet état de choses. Peut-être par la suite, agissent-ils sous l'effet de la terreur de la Gestapo, des camps de concentration, je veux bien le croire. Quoique j'en doute, mais tous les témoignages recueillis indiquent, que même les Allemands, en grande partie, ignoraient les fours crématoires, les peaux de Polonais tannées pour faire des abats-jour à telle femme nazie, les têtes d'étrangers — horrible témoignage au procès de Nuremberg — qui servaient de presse-papier.

REACTION ALLEMANDE

Comment, en zone française, l'Allemand a-t-il réagi devant l'occupation française. L'homme de la rue s'est-il amendé ou bien nourrit-il en lui l'esprit de vengeance ? Problème très complexe, car les témoignages recueillis dans les diverses classes sociales diffèrent étrangement. Et si l'on s'en tient au langage des chiffres, on arrive à des conclusions troublantes, à savoir que le parti nazi n'est pas mort, qu'il subsiste toujours aussi virulent qu'autrefois et que dès que l'occupation sera terminée, un homme pourra reprendre en main le pays et lui rendre toute sa superbe.

Peu avant la libération, les Allemands comprenaient deux catégories

de personnes : les fanatiques et les gens sensés. Les fanatiques voulaient défendre les villes héroïquement, jusqu'au bout. Ils espéraient toujours le miracle qui leur apporterait la victoire. Si on leur demandait comment ils l'entrevoyaient leur réponse était toujours ainsi conçue :

« Notre tuerher sait ce qu'il fait. Outre cette catégorie, il y avait celle, guère plus nombreuse, des gens qui se rendaient compte que les Alliés remportaient succès sur succès et se voyaient lancés dans un véritable « vertige de stupidité ».

Et la guerre finit un jour pour eux. En général, les villes ne résistèrent pratiquement pas, seuls, quelques S. S. terrés dans les bois risquèrent de violentes contre-attaques qui furent finalement maîtrisées.

ERREURS ALLEMANDES

Ils ignorent, ou veulent ignorer tout ce que leurs soldats prirent chez nous. Les Allemands espéraient que les Français, en arrivant, allaient augmenter la ration alimentaire, que le tabac, le chocolat allaient rapidement être mis en vente libre. Les joies dont ils avaient été privés pendant de longues années allaient revenir.

Puis ils s'aperçurent que loin d'augmenter, les rations diminuaient, que le marché noir faisait une timide apparition et que les trafiquants surpris se voyaient infliger des peines relativement douces.

Après deux ans d'occupation, les Allemands se rendent compte que la France, dont les prisonniers leur avaient fait souvent des éloges exagérés était, en réalité, bien pauvre et que les Français vivaient également avec beaucoup de difficultés.

Les premiers occupants s'asseyaient devant des tables pour prendre de somptueux repas. Puis ils voyaient, eux aussi, leurs rations diminuer peu à peu.

Une erreur souvent commune chez l'Allemand du peuple est la suivante : Les Français, par propagande, prennent des pommes de terre en Allemagne, les envoient en France puis les réexportent pour faire croire que la France ravitaillait l'Allemagne.

Naturellement ceci est complètement faux puisque la France, à l'heure actuelle, souffre terriblement du manque de moyens de transports. Ce qui est exact, c'est que des légumes sont en effet prélevés sur les rations allemandes pour nourrir d'autres Allemands, travailleurs de force, en Rhénanie par exemple.

MATURITE ALLEMANDE

Les récentes élections ont montré, en général, une très forte proportion d'abstentions. Ce qui prouve que l'Allemand n'est pas encore mûr pour un régime démocratique. Il ignore bien souvent quels sont ses droits et les devoirs d'un citoyen, dit libre.

Un gouverneur eut un jour une ingénieuse idée. Il fit traduire la déclaration des Droits de l'Homme en allemand et fit largement diffuser le texte dans tout son Kreis.

L'Allemand ne songe qu'à se nourrir. On se souvient en effet, beaucoup trop de Français, hélas ! ont eu à subir cette épreuve, que la faim annihile les facultés de l'homme civilisé et le ravale au niveau de l'animal.

Cependant, on constate dans la jeunesse allemande, un violent désir de savoir. Certes, le besoin de distraction prime avait tout et les jeunes veulent s'amuser. Les bals, pourtant interdits en principe, les théâtres, les cinémas regorgent de monde et, tout comme à Paris, on fait la queue devant les salles de spectacles.

(Suite page 4)

Les Prisonniers apôtres de la paix

déclare le R. P. CORBES à la messe commémorant

Le souvenir de nos camarades morts en captivité

(Compte rendu de Suzanne ROME)

A la Basilique du Sacré-Cœur, a été célébrée, dimanche 19 juin, une messe à l'occasion de l'anniversaire de la Libération et à la mémoire des prisonniers des stalags V.A., V.B. et V.C., morts pendant leur captivité. A cette cérémonie, qui réunit chaque année les membres de notre association, assistaient nos camarades Langevin, représentant du Comité directeur de l'U.N.A.C.; Richard, président du Stalag V.A., et Sorret, président du Stalag V.C.

Une nombreuse assistance, composée d'anciens prisonniers, de leurs familles et de leurs amis, s'était rendue à la Basilique où officiait l'abbé Petit, ancien aumônier et homme de confiance de l'hôpital de Villingen.

A l'issue de cette messe, le Révérend Père Corbes, ancien du Stalag V.A., prononça, à l'intention de ses compagnons de captivité, un sermon émouvant.

C'est d'ailleurs avec la meilleure grâce que celui-ci, ainsi que l'abbé Petit ont répondu à notre appel et sont venus de province pour commémorer le souvenir de nos disparus.

Au cours de son sermon, le Révérend Père Corbes a cherché à dégager l'esprit prisonnier.

Les prisonniers, en effet, remarqua le Père, constituent une société dans la société. Liés par une épreuve commune, ces hommes se sont formés une nouvelle personnalité de « captifs », d'« isolés ».

Et ceux-ci qui, après quatre années de souffrances, devraient constituer, comme l'écrit l'Evangile, le « levain » de la société, risquent de conserver dans leur vie d'hommes libres, leur comportement d'« isolés ». Ils risquent de se murir. Car, bien que compréhensifs, ils demeurent, par l'étrangeté apparente de leurs réactions, incompris.

Aussi, après deux ans de réadaptation à une existence « normale », est-il utile de faire le point. De répondre, pour ce faire, à cette question : « Y a-t-il un esprit prisonnier ? » Quel est-il ?

Que cet esprit existe, on n'en saurait douter. Il se manifeste comme une sorte de sixième sens. Et par ses paroles, ses actes, son comportement, le prisonnier se distingue, à coup sûr, dans tout groupe.

Pour définir l'esprit prisonnier, poursuit le Révérend Père Corbes, il faut étudier celui-ci sur le plan social, moral et international.

Nous pouvons alors remarquer, ajoute le missionnaire, que, moralement, le prisonnier a acquis la patience, la persévérance. Et cela ne peut étonner personne !

Du point de vue social, le prisonnier est compréhensif. Réduit à un autre genre de vie, au milieu de camarades de toutes classes, de tous caractères, il a appris à connaître l'homme, à le comprendre.

De plus, il a saisi l'importance de l'union. Il sait, mieux que quiconque, que ce n'est pas la guerre qui donnera une paix prospère, mais une entente nationale d'abord, internationale ensuite, faite de concessions, dictées par la charité et l'intelligence.

Ainsi s'est développé chez nos compagnons, avec le sens de leur respon-

sabilité, l'esprit de sacrifice. En conclusion, le Père a souligné le rôle des prisonniers dans le maintien de cette paix si chère.

C'est à eux, en effet, que revient la tâche de « faire » la paix, de lutter pour elle, de la gagner.

Le prisonnier, aujourd'hui, doit être un apôtre. Sa voix émouvante et riche d'expérience, ne peut qu'enseigner l'union. Il faut que tous nos camarades travaillent à son maintien.

DANS L'AMICALE SIXIEME LISTE (Suite)

(Ces noms ont été pris au hasard parmi les membres de l'Amicale.)

- GANNELON Henri - BOUCHARD Georges - HAUG Maurice - BOUTROUILLE Pierre - LEFEVRE Pierre - BRICOUT Marius - DEVEAUD Roger - BONNET René - BELLONET Augustin - PETITJEAN Georges - RITTER Georges - BARBIER Jean - CHABOSSEAU Joseph - GAUTHEY André - HARDOUIN Jacques - FELDMAN Bernard - BONY François - PANET Marcel - THOMAS Charles - POINCELOUX Georges - DEZERET Ambroise - GARRARD Albert - CARROUE René - TACHET Maurice - GAUDELETTE Max - LOYOT Jean - Mme MATHIAS Madeleine - BARREAU Roger - FIAU Jean - GRAVIGNAC Julien - RIROULEAU André - LELUAN Raymond - DAVESNE Louis - MONGE Maurice - Vve DUCAMP Stéphanie - LANGIER Léon - LAMBOUR Jacques - MAHIEU Gabriel - Vve CORBIER - LYSENSONNE Jean - BRUYERES Camille - RIBEYRE René - CLAIR Louis - ERNY Louis - BORDONNAT Roger - MARCOUX Jean - MAGNOUX - ALLIN Raoul - GLANGEAU André - BARDET Albert - NOYE Auguste - TOURAUD - TEYSIER Léon - GOURAUD - KLESZEWSKI César - ALLARD André - LABAS Eugène - LEIBIVICI Lucien - BRASSEUR Albert - PEBELLIER Jean - LEBLANC Marcel - LEJEUNE Marcel - Mme Vve CASTANET - LOUIS Eugène - HUBERT Olivier - Mme Vve PORTAL - BOIN Octave - CHAMBON Raymond - ROUSSEAU Marcel - DAIGNY Charles - COCHE Raymond - JOUGLET Gaston - GUAY Pierre - Mme de PRAT - HYSZKIEWEZ Adolphe - GENOT Adrien - SIENIAWSKI Joseph - AUTTE Emile - PERREAU Jean - BOUVRON Bernard - ROUAYX Pauline - BLANG François - ST-DENIS TATIN-CLAUZE - Mme LAHEYNE Lucienne - BARTONNET Marcel - DONDIN Yvan - GACON Pierre - ZANINI Jean - PETITOT Jean - Mme Vve JULIEN Léa - Mme Vve CAUSSADE - GEFFROY Maurice - LE GOAZIOU Francis - BARRIER Jean-Paul - Mme Vve EDMOND Augusta.

UN DIMANCHE AU CAMP

(Extraits de « Barbelés Sanglants »)

par Richard GUEUTAL.

Le dimanche, c'est le jour des visites. Pour la classe aisée, du moins, celle des sous-officiers, par exemple, qui ne sont pas astreints aux corvées, celle, également, des gens qu'on considère comme l'élite, parce qu'ils ont de beaux costumes, et suffisamment de marks pour faire laver leur linge. Dès 10 heures du matin, ils paradent dans le camp, rasés, gominés, cirés, tirés à quatre épingle, avec des foulards multicolores, fleurant bon le « zazou captif ».

Le reste du camp, le menu fretin, le peuple « corvéable », lave son linge, secoue ses paillasses (les très courageux, je veux dire, les bons dingues) tape ses couvertures, trainasse en attendant l'heure improbable où il sera attiré par la douche. Au moment où il se décide enfin à se laver, il n'y a généralement plus d'eau ! Ce qui fait une occasion de plus de gueuler !

- Gaubert, Gutmann, Forval et Normand, sont, d'habitude, prêts de très bonne heure, mais sans souci de parade.

- Si on allait interviewer les personnalités, propose Gaubert, on leur demandera ce qu'ils pensent de la vie de camp !

- Ça marche, dit Normand, toujours d'avis de faire une bonne petite farce pas méchante.

- A tout seigneur, tout honneur, dit Forval. Allons prendre au saut du lit notre distingué recteur !

Le recteur Ducharme songe, devant son carnet, sur des signes mystérieux, qui doivent correspondre à des tournois de bridges en gestation, à moins que ce ne soient des projets de libération anticipée, à la puissance X.

- Je ne vois aucun inconvénient à vous dire que...

- Mais enfin, mon cher Président-Fondeur, précisez votre pensée.

Ducharme, chatouillé par le titre, prend un air cérémonieux.

- Au camp, évidemment, la vie...

- A du charme !

- Vous avez trop d'esprit, messieurs. Je ne saurais nier que...

- Exprimez-vous clairement.

- Il est certain que...

Ici, Ducharme, dans une pose inspirée, appuyant sa main droite sur sa joue gauche, le pouce caressant la barbe folâtre, dit ce magistral mot de la fin, qui conclut et résume tout :

- N'est-ce pas, messieurs !

- Allons voir Godat, maintenant. Godat, l'orateur Godat, l'interpellateur.

Il le reçoit d'un ton doctoral par ce vocable « messieurs », comme s'il allait dire : « Citoyens » sur les marches d'une tribune électorale.

- Parfaitement, dit-il, d'un geste enflammé, rajustant des lunettes qui tombent, sur un nez fuyant, le camp, c'est la solidarité sociale, le camp, c'est l'avenir de la France, de l'Europe et du monde connu. Le camp, c'est l'humanité dans son essence intrinsèque !

- Alors, tu t'y plais, au camp !

- Messieurs, je vous emm... !

De là, ils passent au pucier de Dupoux. Ils trouvent un Dupoux encore moins rasé que d'habitude, nageant dans la poussière, la fumée et les rêves. Un Dupoux, menu, pas pressé, le Dupoux nostalgique et désabusé, le Dupoux bohème et voyageur.

- Ah ! fait-il, en clignant des yeux, il y a dans cet amateurisme du camp, plus que du tourisme, du régionalisme, du nationalisme et de l'internationalisme. Il y a un fédéralisme cafardif, une haute métaphysique toute imprégnée de mabouïsme fugué, une ambiance inspiratrice d'envolées sublimes vers l'idéal émotif. Et cela, c'est la poésie, c'est pourquoi j'aime le camp !

- Regardez notre digne abbé qui vient de dire sa messe. On va lui poser une colle, dit Gaubert !

L'abbé Bessat a tout le type de mon curé chez les riches ! Il est jovial, trépidant, discuteur, presque méridional, ce n'est pas certain qu'il ne jure pas, en tout cas, l'envie ne doit pas lui manquer, parfois. Il a une excellente réputation dans le camp. Les hommes aiment toujours ceux qui leur tapent sur le ventre.

- Dis donc, saint homme de curé, aujourd'hui, je m'adresse à toi pour un cas de conscience. Je te dis tout de suite, que l'enfer, je n'en ai pas peur !

- Nous y sommes, dit le prêtre, alors, plus rien à craindre !

- Alors, justement, continue Gaubert, quelle est la position de l'Eglise, devant la resquille ?

- La resquille, dans le civil ?

- Je limite les dégâts, pour ta dignité sacerdotale, mettons simplement ici.

- Evidemment, dit le curé, le vol est toujours condamnable. Mais étant donné que nous sommes les prisonniers d'une bande de voleurs, ne condamnons pas. Appelons cela... de la récupération ? et la face est sauvée.

- Merci, mon Père ! Au fait, j'aurais besoin de pinceaux et de

toïve, tu ne pourrais pas m'en procurer ?

- J'en faucherai demain, je te rapporterai ça demain soir ! Mais pas de publicité à l'évêché !

- 11 h. 30. C'est bientôt l'heure de la soupe. J'ai encore le temps de préparer ma liste de linge à faire laver.

- La lessive ! Horreur ! Damnation !

De toutes les corvées non obligatoires du camp, je n'en sais guère de plus agaçante et de plus fastidieuse que cette garce de lessive ! Surtout en hiver, où l'eau du lavabo ne coule pas comme à Chaudesaigues... Alors, j'ai résolu le problème : je donne mon linge à laver. J'en fais un paquet avec un papier, je laisse tout cela sur le lit, et c'est un brave blanchisseur qui vient le ramasser. Il est bien dévoué ce brave homme, et bien consciencieux, peut-être à cause de la concurrence, ou peut-être parce que le dévouement, on a ça dans le sang. Pour 1 mark ou 1 mark 50, il me le rend, huit jours après, propre malgré la grisaille, plié, presque repassé, suivant les règles en usage dans notre bonne bourgeoisie de province.

Pensez donc ! Après une semaine de chantiers, de pic, de pelle, de wagonnets, se mettre le dimanche à froter des chemises que l'inconscience du fabricant a surchargées de pils interminables, et des caleçons, où le plus important, paraît-il, c'est de laver l'intérieur !

Non ! c'est intenable ! Je me souviens de l'heure pénible que m'infligeait, chaque dimanche, cette vieille survivance des temps libres : la propreté.

J'avais, d'ailleurs, une méthode qu'on pourrait enseigner plus tard, dans les écoles ménagères, car, plus tard, ce sera comme avant, je suppose, le temps sera toujours de l'argent, à défaut d'or !

Donc, sitôt rentré de ma douche, j'emplissais d'eau un grand seau récupéré au chantier, je souillais cette eau d'une certaine dose de Waschpulver (poudre à laver, pour les non-initiés). Du bout des doigts, je trempais mon linge sale, et je planquais le seau à côté du lit en me disant : dans une heure, je ferai ma lessive.

Après une heure de méditation, le goût de la lessive était passé. Alors, le seau restait là, un jour, deux jours, une semaine ! Jusqu'au moment où Papillon, las de sentir mauvais, me traitait de sa-laud !

(A suivre.)

LE GARDE-CHIOURME ETAIT TENACE...

Un conte inédit de Suzanne JEANNIOT

MARY BROWNING posa, d'un coup sec, sa tasse sur la table. Un éclair de lucidité parcourut son visage.

- Ainsi, vous ne croyez pas à l'au-delà ?

John Matthew, le docteur Brown et son mari se tournèrent ensemble vers elle.

Sans doute, de cette soirée, ectoplasmes, tables tournantes, craquements nocturnes sortaient odieusement ridiculés. John Matthew, le poète, eut, le premier, le sentiment qu'il fallait réparer. Il répliqua :

- S'en moquer, c'est y croire. Puis sa voix, faible d'habitude, se fit murmure. Quelquefois, dans la pénombre de mon bureau, je sens une présence peser sur moi. Les nuits de veille, des visages, des lieux inconnus et pourtant familiers passent devant mes yeux. Des frissons...

- Hallucinations de poète, abus d'alcool ou de café, interrompit le docteur Brown.

Le docteur s'était acquis une brillante réputation de sceptique. Impossible, il déjouait tous les tours de l'inconnu. John Matthew n'appréciait pas cette façon qu'il avait de toujours demander des explications au mystère. C'était la preuve d'un esprit borné.

- Faites l'esprit fort, reprit le poète. Mais si un jour...

- Oui, j'ai déjà connu ce jour. Je me suis alors trouvé dans cette alternative — pardonnez-moi choix : passer pour un sceptique borné ou donner dans la folie. C'est une étrange aventure. J'ai vécu dans la peau d'un

autre, croyez-vous, et pendant cinq ans j'ai traîné son ombre.

Mr. Browning passe les liqueurs pendant que le docteur continue :

- C'était en 1917. J'étais prisonnier à Mutzen, en Saxe. Je n'étais pas à proprement parler malheureux, mais pas heureux au point de souhaiter vivre longtemps dans cette villégiature. Je passais mes journées à chercher un moyen de fausser compagnie à mes hôtes. Je n'en trouvais pas. J'attendis le hasard. Trois fois par jour, nous recevions la visite d'un gardien qui nous apportait la soupe. Un beau soir, il ouvre la porte, descend les deux marches et, avant même que nous ayons compris comment il avait fait son compte, le voilà à plat ventre, avec dans la tête une fente profonde comme ça. Nous décidons de tirer parti de cette dépouille, prendre l'uniforme et essayer de fuir avec. On tire au sort la détroque; elle m'échoit. C'était le hasard. Cinq minutes plus tard, je me trouvais devant la sentinelle.

J'avais appris l'allemand au lycée « Mein Herr » et « Gutentag ». Je m'apprétais donc à lui dire deux mots et à filer avec désinvolture. J'aborde l'homme :

- Gutentag, Mein Herr.

- Gutentag, qu'il me répond.

- Wie geht's ?

- Ja, Ja, qu'il me dit, und du... euer frau...

La conversation s'engageait dans des chemins peu fréquentés. Je me vis néanmoins à lui parler de mes

affaires intimes. Ma femme s'appelait Frida. Elle était très propre; très douce. Elle m'aimait beaucoup. Malheureusement, il y avait les gosses. J'étais à la tête de quatre garnements qui ne faisaient rien en classe, mangeaient comme un escadron, et n'avaient d'autres rêves que de voir la maison sans dessus dessous.

- Es wird besser sein... dit l'autre en hochant la tête et il me laissa passer.

Je franchis la grille et, une fois dehors, je m'aperçus que ce n'était pas de ma vie que j'avais parlé, mais de celle du type dont j'avais les habits sur le dos et avec des détails encore. L'épervement donne de telles intuitions.

Je marchais toujours. Arrivé à une palissade blanche — des géraniums s'insinuaient à travers les fentes — j'entrais. Une opulente personne me sauta au cou. J'en fis autant. De la cuisine se dégageait une odeur de chou. Le poêle ronflait et, caché sous une chaise, le petit dernier était en train de tondre méthodiquement les franges des double-rideaux. « Ma » femme me débarrassa de mon uniforme, me rapporta une robe de chambre et des pantoufles. Jamais pantoufles n'eurent plus profonde connaissance des pieds avec qui elles faisaient ménage. Chaque orteil y était logé comme un général.

Pourtant, je craignais de ne pas être la reproduction parfaite du mari. La lumière de la lampe à pétrole me gênait. Je prétextais une grande fatigue pour me coucher. Et le sie se

poursuivit agréablement jusqu'au moment où, le lendemain matin, je revêtis mon uniforme.

- 8 heures, Mein Gott!, m'écriai-je. Je vais être en retard. Et voilà que je me mets à filer vers le fort.

Tout à coup :

« Nom de Dieu, tu vas au fort », me dis-je. « Tu es fou ». Je me convainquis que je n'avais vraiment rien à y faire. Je me dirigeai vers la campagne. J'avais eu chaud. Ce diable d'uniforme m'avait troublé l'esprit. Je m'étais pris pour le fritz. On colle un uniforme sur le dos d'un civil, c'est un autre homme. C'était tout simple.

Je n'en préférerai pas moins changer de costume. J'avais un truc. J'entraî dans la première ferme :

- M'me la fermière, il vient de m'arriver un petit accident. Voudriez-vous me prêter des habits. J'ai une course urgente à faire. Je reviendrai vous prendre ceux-là dans la soirée.

Il faut vous dire que je parlais le plus pur allemand du pays : je craçais, je raçais, je poussais mes mots les uns contre les autres.

Et me voilà pourvu d'un costume civil. Je me sentais mieux. Mais devant moi, que vois-je ? Ce n'était pas mon ombre, mais celle de l'autre. Son allure était teutonienne... on ne pouvait s'y tromper ! Elle portait même le fameux casque à pointe. Par gloriole, sans doute. Une ombre immense et lugubre. Elle ne me suivait pas. Elle me tirait où elle voulait.

Jusqu'à Cologne, les choses allèrent tant bien que mal, A force d'arr-

guments — spécieux — elle consentit à se dissimuler derrière mon dos, à l'approche d'officiers. Elle se contenta d'auberges discrètes. Elle se laissa entraîner dans des chemins de traverses. Son sens de l'orientation était d'ailleurs infailible. Huit jours plus tard, en cet équipage, j'atteignis Jouy-aux-Arches. La frontière était à deux kilomètres. C'est à ce moment que nos intérêts divergèrent absolument. Elle n'entendait pas quitter cette bonne terre natale et favoriser mon évasion. J'essayais de l'attendrir: je l'investissais. Elle était blindée. Il me fallut trouver un compromis avec elle. L'ombre du garde-chiourme manque de subtilité. Elle se rendit enfin. Nous voici en France. Alors je l'amenaï tout doucement à Londres et la persuadaï que ma volonté était son désir.

Pendant cinq ans, je dus composer avec cette ombre récalcitrante. Elle m'entraînait dans toutes les charcuteries; les cuivres la rendait folle. A midi, elle se ramassait à mes pieds, la bourrique, et il était impossible de lui faire entendre raison.

Un matin, je fus définitivement libre. Que s'était-il passé pendant cette nuit-là ? Était-elle morte à son tour ? Avait-elle consenti à être le reflet de mon corps, à me suivre sans discussion ? Je l'ignore. Toujours est-il que, depuis ce jour, nous formons l'un et l'autre, un couple parfait.

Et le docteur Brown, d'une main tranquille, se tassa une bonne pipe et parla d'autre chose.

Suzanne JEANNIOT.

Tandis que sous une apparente discipline, les allemands attendent la fin de l'occupation la Résistance Nazie s'organise

(De notre correspondant spécial (Roger POUILLOT))

De l'avis unanime de toutes les autorités françaises, les Allemands sont très disciplinés et même, m'a assuré un commandant de gendarmerie, ils admirent notre administration.

L'idée principale de la France, après la fin de la guerre a été de placer dans chaque Kreis (cercle), un préfet français qui organise l'administration du département puis, peu à peu, cède la place aux Allemands.

Or, à peine deux ans après la fin de la guerre, les Allemands ont leur gouvernement propre et le ravitaillement, par exemple, est entièrement assuré sous leur propre responsabilité.

Les Français s'effacent lentement et laissent de plus en plus les Allemands se gouverner eux-mêmes, se contentant d'un rôle de contrôle.

La Sûreté se charge des procès et des enquêtes pour rechercher les criminels de guerre, les chefs de partis, ou pour étudier les cas qui leur paraissent intéressants. Depuis quelques mois, la police s'est organisée en zone d'occupation et de véritables commissaires et inspecteurs sont venus remplacer les policiers d'occasion du début. Les résultats obtenus sont excellents, mais forcément limités.

Chaque Allemand doit répondre à un questionnaire personnel (Fragebogen) et s'il fut inscrit au parti, son cas est soumis à la commission d'épuration composée uniquement d'Allemands n'ayant jamais appartenus au parti (ce qui ne prouve pas que ce soient d'antnazis) qui statue sur son sort.

ARCHIVES DETRUITES

La Gestapo a réussi souvent à détruire ses archives, mais quand, par hasard, on les retrouve, on s'aperçoit que plus de 25.000 habitants étaient inscrits au parti. Soixante ont été arrêtés, dont 45 sont maintenant relâchés.

Ailleurs, sur 57.000 habitants, il y avait 5.721 nazis — 333 ont été arrêtés.

Tous les chiffres sont à l'avenant. Ce qui donne une proportion de 8 à 10 % de nazis. On compte ensuite environ 70 % de sympathisants. Ce sont les chiffres officiels, mais les prisonniers de guerre français qui connaissent l'Allemagne en 1940-1941, estiment que 99 % des Allemands étaient nazis et ce témoignage, étant

donné son unanimité, paraît avoir suffisamment de valeur.

Seulement 0,25 % ont été arrêtés et les autres sont en fuite. Ou en liberté sous prétexte de les rééduquer.

Mais rééduque-t-on un peuple tel que le peuple allemand ? Je n'ai pas constaté de résultat, tous les Allemands que j'ai rencontrés, regrettent le bon vieux temps d'Hitler et s'ils consentent à reconnaître que la fin de la guerre leur a apporté la tranquillité ils se rendent compte aussi que cela leur a fait sensiblement diminuer les rations alimentaires et pour eux le ventre passe avant tout. Ils subissent l'occupation et une occupation pour si douce qu'elle soit est toujours pénible.

C'est pourquoi sous cette apparente patience, l'Allemand est un excellent ferment de résistance.

Et l'on a trop tendance en France, à ne pas prendre au sérieux la résistance allemande parce que, me disait le capitaine de la Sécurité Publique d'une petite ville, elle n'a pas le même aspect.

Des attentats contre les troupes sont presque nuls, ou du moins ils l'ont été jusqu'à présent.

De récentes agressions contre des centres de dénazification, à Stuttgart, ne sont-ils pas le début des manifestations qui deviendront plus spectaculaires ?

LES TETES D'EPINGLES

La police a découvert que les auteurs des attentats de Stuttgart appartenaient à l'organisation des « têtes d'épingles colorées » avaient une ramification en zone française. Dans les environs de Ulm, sur une longueur de près de 80 kilomètres, la ligne de démarcation entre la zone française et américaine se traverse sans aucune difficulté et sans papiers.

Pus de cent Allemands ont été arrêtés dans les environs de Biberach. Tous portaient à leur revers de veston, une épingle dont la tête était colorée suivant le grade. Ainsi une tige blanche signifiait un chef de dizaine ; bleue de vingtaine, etc...

L'un des inculpés, âgé de vingt ans réussit à s'empoisonner pour ne pas à avoir à répondre aux questions qui lui étaient posées.

D'après les premiers renseignements qu'a obtenus la police, il ne serait pas impossible que cette organisation de résistance soit très importante et financée par les nobles, puissants et riches seigneurs, qui ont leurs châteaux dans les environs de Sigmaringen.

C'est dans ce sens que s'oriente l'enquête et l'on s'étonne même que d'anciens chefs nazis issus de la noblesse, traditionnellement belliqueux, jouissent encore de leur liberté.

Car si sous des apparences dociles, les Allemands obéissent scrupuleusement aux ordres qui leur sont donnés, il est certain que des mouvements de résistance sont organisés, depuis la fin de la guerre déjà.

Dans la région voisine de la ligne de démarcation de la zone américaine, les attentats contre les Allemands qui

collaborent avec les Français sont de plus en plus nombreux et se chiffrent chaque semaine par 4 ou 5, tels que maisons brûlées, vol de dossiers, etc...

La police française enquête sérieusement mais souvent elle n'est pas de taille à lutter par manque de moyens financiers.

Un inspecteur me déclarait en effet qu'il n'a qu'un crédit de 4 à 500 marks par mois pour payer ses indicateurs.

Or ces indicateurs font figure d'espions et il est compréhensible que pour une si faible somme leur recrutement soit difficile.

L'U. N. A. C.

AU MINISTERE DES A.C.

Le mardi 13 mai, une délégation du Comité directeur de l'U.N.A.C., qui comprenait nos camarades Toucane (St. XII BF), Simonneau (St. IIC), Langevin (St. VB), le R.P. Chesnay (St. XI A), Berthiot (St. III B), Floquet (St. VIII C), et conduite par son président Seydoux (Of. XC), a été reçue par M. François Mitterand, ministre des A.C. et victimes de la guerre.

Après un entretien sur les grands problèmes P. G., la délégation a formulé un certain nombre de demandes concernant la participation de l'U.N.A.C. aux diverses commissions chargées de résoudre les problèmes nés de la captivité.

NAISSANCES

Sylvie, fille de notre camarade FLIPEAU, le 18 juin 1947, à Noisy-leSec.

Véronique, fille de notre camarade le docteur André CESBRON.

QUE DEVIENNENT NOS TOUBIBS FRANCAIS ?...

Nous avons dans nos bulletins, donné des nouvelles des médecins polonais qui ont soigné avec un dévouement inlassable, nos camarades du V. A.

Il y eut avec eux des médecins français, que nous avons laissés dans l'oubli, et qu'il est juste aujourd'hui de mentionner dans notre bulletin car ils se sont également dévoués suivant leur conscience et leurs... possibilités.

Le Capitaine CONZE, radiologue de l'hôpital de Ludwigsburg, est passé au grade de commandant et dirige actuellement l'hôpital Begin, à St-Mandé.

Le docteur LAMARQUE, chirurgien à l'hôpital de Ludwigsburg, dont nous recevons fréquemment de ses nouvelles est maintenant à l'île de la Réunion.

Consultations sur toutes questions
-.- juridiques -.-
Stéphane DELATTRE
Ancien Avocat Conseil du Stalag
9, rue Ernest-Lefebvre (XII)
Conditions particulières aux
membres de l'Amicale

En 1940

mon patron me reçut le bras tendu

En 1946

il me reçoit à bras ouverts

Par Suzan RATON

Mil neuf cent quarante ! Triste année pour plus de deux millions de Français. 1940, nous étions emmenés dans les Stalags et tandis que nous étions parqués derrière les barbelés, les patrons venaient, tels des paysans à la foire, chercher leur bétail humain.

Je me souviens toujours de ce prussien ventripotent, le chapeau vert surmonté d'un énorme blaireau, qui, avec un rire gras tâtaït les biceps des français avant de les emmener, tout comme le maquignon regarde les dents des chevaux avant de les acheter.

Un journaliste ce n'était pas bon à grand chose, ça ignorait les travaux de terrasse et comme j'avais horreur de me fatiguer pour ces gens-là, je fus régulièrement renvoyé de partout.

C'est ainsi qu'un jour, je vins échouer dans une petite fabrique de textile du Wurtemberg.

Le patron m'attendait sur le seuil de son usine et ne me voyant pas arriver, m'éclaboussa d'un « Heil Hitler » retentissant, en levant les bras comme si un ressort s'était déclanché dans son organisme.

Prudemment, je répondis : « Guten Tag ».

On m'explique rapidement en quoi consisterait mon travail et, avant même que j'aie eu le temps de déposer ma valise, et de me passer un peu d'eau sur le visage, on me conduisit derrière une machine dont, à partir de ce moment-là, j'avais la responsabilité.

FRANKREICH KAPUT !

Le soir, en attendant que le gardien vienne me chercher, le patron me fit entrer dans son bureau et, oubliant de me prier de m'asseoir, il commença à brûler pourpoint par me dire :

— Frankreich kaput !
Puis il me raconta les dernières nouvelles et m'apprit que nous avions

**TAILLEUR SUR MESURES
HOMMES ET DAMES**
Gérard Cerf
Coupeur diplômé de l'Ecole de Coupe de Paris
28, Rue de Turenne - PARIS-3^e
Réservez le meilleur accueil à ses compagnons de captivité
SUR COMMANDE ET A FAÇON
Métro : BASTILLE
ST-PAUL Autobus 66-96

BISCUITERIE DE L'EST
Charles HUMBLLOT fils
101, rue Benoît-Malon
ARCUEIL (Seine)
TEL. ALÉSIA 09-70
SPECIALITE DE GAUFRETTES

« Un coquin de général » qui avait débarqué à Brazzaville.

— Un fou, me dit-il, en me donnant une grande tape dans le dos qui me fit reculer de deux pas.

Puis, sans autre forme de procès, il sortit d'un tiroir un nerf de bœuf et, tout à fait innocemment, le plaça sur un meuble, tandis qu'il me recommandait de beaucoup travailler.

J'eus souvent l'occasion de parler à cet homme, qui, implacablement, me répétait que la France était kapout, qu'il n'y avait plus rien à manger et que Hitler était un surhomme.

La guerre continua, je perdis cet homme de vue, non sans avoir promis de revenir le revoir un jour.

Ce jour est arrivé et, après bien des difficultés, j'ai pu revoir le directeur d'entreprise d'autrefois. Il est maintenant bûcheron. Dès qu'il me vit arriver, il s'écria :

— Suzan, je t'avais dit qu'un jour nous chasserions les nazis !

J'avoue qu'au moment de lui répondre, ma langue se bloqua dans ma bouche et que je ne pus dire un seul mot, tant mon étonnement était grand !

Je pourrais en dire plus long, mais je pense que cela suffit pour les lecteurs.

C'est, je crois, assez significatif de la mentalité allemande !

S. R.

CORRESPONDANCE

- Ne traitez qu'un sujet par feuille.
- Indiquez votre adresse.
- Joignez un timbre pour la réponse.

Plein des Mers du Sud
c'est une nouvelle **ENCRE**
Waterman
Waterman
CRÉATION Jif

**AIDEZ L'AMICALE
C'EST
S'AIDER SOI-MEME**

ODOUL

51, rue Bichat - Paris X.
Tél. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées

**TOUS
Déménagements**
PARIS - PROVINCE
ÉTRANGER

**SON
Garde-Meubles**
en cases séparées,
agréé par les Tribunaux

LYSTON-RADIO

35, rue St-Sébastien
PARIS 11^e
ROquette 90-96

VENTE A CRÉDIT

Gaston BORDEREAU se fera un plaisir de recevoir ses camarades du Stalag VB et de les faire profiter des avantages accordés au K. G. de son Stalag.

BULLETIN D'ADHÉSION

A L'AMICALE DU STALAG V B (découper ou recopier)

Nom Prénom

Profession Age :

Adresse

N° K°

Marié ? Nombre d'enfants ?

Libéré le

Ci-joint la somme de 150 francs par

**AIDEZ CEUX
QUI NOUS AIDENT**

en vous adressant à ceux qui par la publicité qu'ils nous confient montrent l'intérêt qu'ils nous portent

Après cinq ans de captivité

(Suite de la page 1.)

Un Allemand me disait l'autre jour que le peuple ne comprenait pas encore la critique mais qu'il était étonné qu'on lui laisse ce droit. Comment, disait-il, d'autre part expliquer que, par exemple, un bouddhiste qui se convertirait au catholicisme ne soit pas puni ?

On voit donc pourtant, que lentement une évolution politique se manifeste au sein du peuple allemand. Une habile propagande française permettrait sûrement d'obtenir des résultats meilleurs encore, mais, malheureusement, du côté français, on semble se heurter souvent à une incapacité manifeste.

L'épuration est mal faite. D'après des chiffres officiels, il y a eu en Allemagne de 60 à 70 % de sympathisants nazis (en zone française) de 6 à 10 % d'Allemands inscrits au Parti. Seuls, 3 % ont été arrêtés et à peine 1 % sont encore en prison.

De plus, dans certains endroits, des Allemands « dénazifiés » reprennent leur ancien emploi dans une ville différente. N'est-ce pas là un énorme danger qui, outre les inconvénients qu'il risque d'attirer, met les Allemands véritablement antinazis dans une situation pour le moins curieuse et qui leur font dire :

— On ne comprend vraiment pas les Français.

HAINES FRANÇAISES

Les Allemands nourrissent-ils une haine contre les Français ? C'est là une question que se pose tout le monde. Une partie des Français qui vivent en occupation répondent : oui, tous sans exception.

D'autres, qui ont eu l'avantage de circuler plus librement dans la zone française, disent : la plupart seulement.

Peut-on se baser sur ce témoignage ? Il paraît intéressant de demander aux Allemands eux-mêmes ce qu'ils en pensent.

A ce sujet, j'ai interrogé une certaine de personnes, tant parmi les ouvriers pauvres et sans ressources que parmi les élites et j'ai notamment posé la question à un député battu aux dernières élections.

Il faut reconnaître avant tout que les Allemands de la zone française d'occupation ont été bons envers les prisonniers. Certains même étaient vraiment très chics. D'autres appliquaient le règlement alors en vigueur, travailler le plus possible et eux-mêmes peinaient au labeur. C'était la loi allemande et nous étions responsables devant cette loi.

Donc cette région serait plutôt francophile. Du reste l'histoire nous rappelle que Napoléon emprunta cette route pour se rendre à Ulm et y livrer la fameuse bataille. Les soldats laissèrent là beaucoup de souvenirs et il n'est pas rare d'y rencontrer des familles aux noms purement français.

Une partie du peuple est certainement remplie de haine, non pas tellement contre le peuple français, mais contre les occupants. D'autres — et c'est peut-être la plus grande majorité — sont sans opinion. Ils cherchent à être guidés. Ils veulent obéir, peu importe au fond, d'où viennent les ordres. Et ce trait est bien caractéristique du tempérament allemand. Il explique la relative facilité avec laquelle Hitler emmena son peuple au combat.

De notre attitude dépendra notre prestige. Mais il ne faut jamais oublier que, un habile propagandiste allemand, — comme le fut Goebbels — entraînera toujours derrière lui le peuple allemand.

En toute conscience, je crois que, de toute l'Allemagne, la France occupe la région (au sud de Baden-Baden), qui est le mieux disposée à devenir une région amie.

Les gens, dans la grande majorité, regardent les Français sans haine. Une grande proportion d'anciens prisonniers de guerre s'est établie dans ce pays. Beaucoup d'Allemands ont épousé des Français et encore plus voudraient le faire, à un tel point, que les autorités françaises et allemandes même multiplient les difficultés pour enrayer cette francophilie conjugale. Mais l'amour n'a pas de patrie et, patiemment, les femmes attendent avec espoir et déjà leurs valises sont prêtes.

Je demandais à un gouverneur s'il avait déjà eu à sévir contre des attitudes injurieuses (moralement ou physiquement) à l'égard des Français.

— Jamais, m'a-t-il répondu. Et il me raconta une petite anecdote que je rapporte ici.

Les enfants jouaient sur les bords de la route, lorsqu'une voiture conduite par un officier supérieur vint à passer. Les enfants la criblaient littéralement de pierres.

L'officier descendit de l'auto et réus-

UNE CARRIÈRE MANQUÉE

Conte inédit de SAINT-OMER.

« Bébert, te v'là maint'nant un p'tit homme, tu peux pas continuer à traîner comme tu fais.

L'inaction est mauvaise conseillère, comme disent les romans-feuilletons. Tu vas prendre ma succession. Oh ! je sais, ça t'a pas l'air de t'emballer. Dans les courts moments où t'as été à l'école, t'a pris des mauvaises habitudes, il faudra les perdre. Viens près de moi : tous les secrets du métier, je va t'les dire. »

Ce petit discours était prononcé par un honorable vieillard accoudé à une table branlante trépanant au milieu de l'unique pièce d'une bicoque située sur un de ces terrains qui entourent Paris d'une interminable ceinture de verdure et de vieille ferraille. Un pauvre logis encombré d'objets représentant pour le vieil homme toute une vie active.

Le gamin avait peut-être quinze ou seize ans. Le discours de son vieux père ne semblait pas trouver d'écho en lui. Probablement les mauvais conseils dont le digne vieillard faisait mention.

Le vieux se leva, d'une allure alourdie par les ans mais où un observateur attentif aurait discerné un reste de souplesse, de félicité quasi professionnelle. Ouvrant une petite armoire, il en sortit une musette assez pesante et la déposa presque religieusement sur la table.

« Une longue vie de travail ne m'a pas enrichi. Voici mon matériel, il n'est pas moderne ; si tu sais te débrouiller, tu pourras t'en offrir un plus neuf. »

Le gamin s'approcha curieusement. Le vieillard sorti de la musette quelques objets bizarres : un trousseau de rossignols, une pince, un coupe-verre, un bloc de poix, qu'il étala sur la table.

— Tout ça a servi à ton grand-père, puis à moi. Maintenant, l'honneur de la famille est entre tes mains. Fais-en bon usage.

Un lent travail se faisait dans le cerveau du jeune homme. Il saisit les outils, les soupesa avec des gestes qu'un certain atavisme rendait familiers. Le vieillard sourit : « Allons, bon sang ne saurait mentir ! » Et, s'approchant sa chaîne, il surveilla du coin de l'œil son poulain tout en dépotant quelques mégots dont il se roula prestement une cigarette.

Lentement, avec la sérénité d'une conscience tranquille, il aspira quelques bouffées, puis reprit :

— Pour tes débuts, je te réserve un bon client dans le 16^e. Ecoute moi : rue du Ranelagh, un peu après le pont de Grenelle. Un jeu d'enfant pour un garçon décidé et rompu à tous les sports — c'est d'ailleurs tout ce que l'école t'a rapporté de bien. Tu iras ce soir, c'est ta première visite dans le monde, sois correct, pas d'esclandre, du tact. Maintenant, Viens manger.

Se levant, le vieillard se dirigea vers une modeste armoire, prit deux assiettes qu'il déposa sur la table, les remplit d'un ragout qui

mijotait sur un petit poêle qui ronronnait dans un coin de la pièce et acheva de mettre le couvert en ajoutant un litre de « purée de septembre ».

— Mange à ta faim ; mais ne te charge pas. Il te faut garder les idées nettes. En mangeant, je te donnerai les dernières indications.

La nuit est tombée. Le long de la Seine, les arbres profilent leurs silhouettes fantasmagoriques. Dans l'eau noire, les péniches dorment paisiblement le nez posé sur leurs amarres. Une lanterne de travaux de voirie leur sert de veilleuse.

Un passant se glisse, solitaire et pressé, c'est Bébert qui, nanti des sages conseils de son père, file vers son Destin. Il n'est pas enthousiasmé. Son père avait raison quand il disait qu'il n'avait pas le Feu sacré. L'école l'avait perverti, on lui avait inculqué le respect du bien d'autrui. Sa pensée balançait entre le bien et le mal.

Les mâles paroles de son père l'ont heureusement fait réfléchir. Il doit réussir dans cette affaire, sinon l'honneur de la famille sera terni sur tout ce coin de la zone.

Et puis, il revoit son enfance en songe, les délicieuses parties dans la boue et les détritiques des fortifs, les anciens becs de gaz aux lueurs vertes et falotes qui donnaient une si belle figure de crevés aux « hommes ». Non, vraiment, son père a raison, il faut réagir.

Le pont de Grenelle, la rue Boulainvilliers. Encore quelques pas et c'est la rue du Ranelagh, déserte à cette heure. Bébert cherche l'endroit.

Son père lui a dit : « Tu verras, c'est une villa située au fond d'un jardin. La porte de la clôture défendait sur la rue est sur montée d'un petit toit de tuiles. Sur le devant de la maison, une véranda, puis au fond du couloir faisant suite à l'entrée, la porte de la pièce qui nous intéresse. »

C'est ici. Un coup d'œil à droite, un à gauche. Allons, bon : un filic qui s'avance ; tant mieux, laissons-le s'éloigner le temps qu'il fasse sa tournée, Bébert aura le temps de se faire introduire.

Le brave agent a disparu dans l'ombre. Bébert s'approche du mur, quelques aspérités l'aident bénévolement dans son escalade, puis un saut silencieux le dépose à terre comme une fleur. Marchant sur la pelouse pour assourdir le bruit de ses pas, il se dirige vers le but convoité. Alentour tout est silencieux ; seul le vent agit doucement les feuilles. C'est minuit, l'heure non des crimes mais du calme complet. Des fusains font une tache plus sombre. Le ciel est juste lumineux pour ne pas être indiseret.

Bébert s'approche de la villa, gravit les deux marches du porron, ouvre une porte vitrée simplement loquetée. Il se trouve dans le couloir.

A l'aide de sa lampe, Bébert

perce l'obscurité, pointe son rayon sur la porte du fond et sort son trousseau, le bon trousseau de famille.

Un verrou et une simple serrure défendant l'accès de la porte. Bébert choisit une minuscule clé et l'introduit dans le verrou qui résiste. Bébert essaie une nouvelle clé, nouvelle résistance. Une troisième, une quatrième obtiennent le même résultat. Bébert commence à s'énerver. Vraiment le trousseau de famille ! Mais, tenace, il recommence, sans plus de succès.

Il y avait quelques vingt minutes qu'il s'escrimait ainsi lorsqu'une voix calme résonna à son oreille :

— Mon ami, ne vous donnez donc pas la peine.

On a beau être un dur, fils de dur, tout de même, cette voix ! Bébert sursauta et, se retournant, aperçu un monsieur fort élégant et du gabarit d'un catcheur poids lourd qui le regardait plein d'indulgence.

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal, ajouta le monsieur, vous permettez ?

Et poussant légèrement son nocturne visiteur, introduisit une clé dans la serrure et ouvrit la porte.

Le verrou n'était pas fermé !

Bébert blêmit. C'est fini l'honneur de la famille. De rage, il jette son trousseau, le trousseau de famille. Un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

Il y a quelque temps, pardonnez-moi mes mauvaises fréquentations, je buvais un « god » dans un petit bistrot à proximité de la maison de Bébert. Des mauvais garçons discuteaient et, par hasard, ils vinrent à parler de Bébert.

— On ne le voit plus, dit l'un d'eux.

— Ah ! mon vieux, depuis son affaire d'la rue du Ranelagh, il a mal tourné.

— Quoi qu'est-y qui fait ?

— Y travaille.

SAINT-OMER.

PRECISIONS !

Notre camarade BRANDT nous prie de préciser que le gardien MESSMER, dit « Lunettes », de Balingen, a été condamné à 6 ans de prison et non à 6 mois comme nous l'avions écrit.

RECHERCHES

Mme Marinette DEZANDRE nous écrit une lettre très émouvante et demande si quelqu'un pourrait lui donner des renseignements au sujet de la mort accidentelle de son mari, Antoine DEZANDRE, N° Matricule 008.977, décédé le 7 septembre 1940 à FRIBOURG.

Ecrire à Mme DEZANDRE à la COHARDE, commune de LAURIE, par AURIAC-LEGLISE (Cantal).

Le Gérant : G. PIFFAULT.

Autorisation n° 5747

Imp. BLANCHARD, 15, rue du Louvre

A Propos des insignes

Fraternité des barbelés

Nous recevons de notre camarade André CHABERT, 22.288 V. B., la lettre suivante que nous publions :

A notre retour, après cinq ans d'absence, chacun de nous a été plus ou moins surpris par la vie nouvelle du pays, après une adaptation plus ou moins longue. Nous sommes maintenant presque tous, pour employer une populaire expression, « dans le coup ».

Travaux, distractions, amusements et certains tracas et soucis se partagent nos heures. Les gens oublient. La guerre est déjà loin, les prisonniers sont rentrés. On a fêté leur retour. C'est du passé. La vie continue. D'autres problèmes, d'autres pensées occupent gens et esprit. C'est normal. C'est humain.

Mais ce que je voudrais, camarades des Amicales, c'est qu'au moins nous, les P. G., nous n'oublions jamais les mois de barbelés.

Les souffrances physiques et morales se sont effacées, c'est heureux ! Mais si nous voulons être fidèles à ce que chacun de nous s'était promis dans les camps et les kommandos, si nous voulons que nos frères d'exil ne soient pas restés sur le sol étranger en vain, si nous voulons que notre cœur survive à cette grande épreuve de l'exil, restons fidèles à l'esprit prisonnier, à cette magnifique fraternité que nous pratiquions derrière les barbelés.

Que notre barbelé ne soit pas un vulgaire insigne, mais le symbole de nos droits et de nos devoirs.

Que tu sois à la ville, à la campagne, sur les routes, dans le train, tu dois te dire que tout homme qui porte, comme toi, le « Barbelé » doit pouvoir compter sur toi, comme tu devrais pouvoir compter sur lui.

Franc-maçonnerie d'entraide, nous unissons ici comme le « K G » dans le dos, là-bas, le barbelé doit nous donner le droit de parler aux autres Français, et apporter notre exemple comme un des meilleurs, pour refaire la France. Portons le barbelé, soyons fiers et qu'il nous soit ni un hochet, ni une décoration, mais l'insigne d'une fraternité agissante, efficace et vivante.



INDUSTRIELS COMMERÇANTS

vous nous aidez et vous ferez une bonne affaire en nous confiant votre publicité

MARIAGES

Nous apprenons avec un vif plaisir le mariage de notre camarade et sympathique rédacteur en chef Roger JEANNIOT avec Mlle Suzanne ROME, journaliste également.

Notre camarade Michel MURIS, nous fait part de son mariage avec Mme Vve BUL, née Charlotte GARNIER.

Philippe GUILLOU nous fait part de son mariage avec Mademoiselle France-Odile DUMONT.

Nous adressons toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

**

NAISSANCES

M. et Mme Yves DAUREL nous apprennent la naissance à Bordeaux des triplés (1 garçon et deux filles).

Si l'un de nos camarades veut relever le défi... Bordeaux attend l'avenir avec confiance.

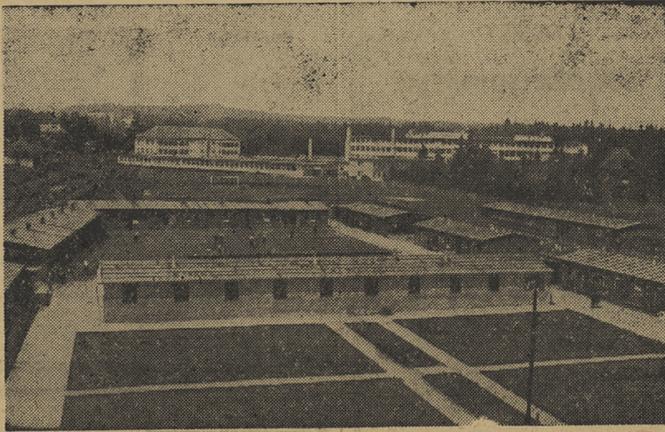
Nous apprenons la naissance du petit Michel ALLAIN, à Fauville-en-Caux, fils de notre camarade Jacques ALLAIN, du commando de Taifingen.

Jean FILIPEAU est heureux de nous faire part de la naissance de sa petite sœur SYLVIE, le 18 juin 1947.

M. et Mme Raymond RYSYO ont le plaisir de nous faire part de la naissance de leur fils Jean-Louis, né le 8 mai 1947.

Notre camarade HERCOURT a la joie de nous faire part de la naissance de sa fille Françoise, née le 8 mai 1947.

Tous nos compliments et félicitations aux parents.



Voici une photographie du Stalag VB au temps de la grandeur allemande. Maintenant c'est un camp de transit pour les populations polonaises de passage à Villingen.

Vous souvenez-vous...

FAITES-NOUS CONNAITRE...

- Vos changements d'adresse ;
- Si vous êtes malades ;
- Si vous êtes en Sana ;
- Si vous ne recevez pas régulièrement le Bulletin.

sit à prendre le plus jeune des enfants qui n'avait pas réussi à s'enfuir assez vite. Il le gifla puis repartit en voiture. Quelques minutes plus tard, les enfants étaient à nouveau là et lapidèrent la voiture d'un laitier allemand !

— Les Allemands sont très disciplinés. Ils obéissent sans difficulté aux ordres du gouvernement militaire. Mais tous, néanmoins, attendent avec impatience la fin de l'occupation. Car toute occupation, quelle qu'elle soit, est toujours pénible.

Jan TOINE.